

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co.

Un "Interview" avec M. Briand

"Le matin," grand quotidien français, publiait récemment en sa première page un article des plus intéressants dû à la plume fine de M. Stéphane Lauzanne, dans lequel le grand journaliste faisait part d'une conversation qu'il aurait eu avec le premier ministre français sur le chemin de fer entre Washington et New-York.

C'est une conversation que nous nous faisons un plaisir de faire connaître à nos lecteurs.

Vous venez de passer trois semaines dans ce pays. Vous avez reçu de sa vie, vous avez senti battre son pouls. Quelle image vous laisserait-il dans l'âme? Quelle impression emporterez-vous vers la vieille Europe?

Je remporte, fut sa réponse, l'impression d'un pays prodigieusement jeune de pensée, de cœur et d'action, d'un pays qui n'est que pour les jeunes. Ici, toutes les possibilités sont ouvertes à un être humain, pourvu qu'il soit jeune. Il arrive, il débarque et n'a pas même mis la main à l'outil qu'il sent qu'il peut faire sa fortune. Rien n'est figé, rien n'est cristallisé comme dans notre vieille Europe. Toutes les avenues sont ouvertes à toutes les énergies, et des millions d'hommes ont beau s'y engager, il y a encore place pour des millions d'autres. Dans ces avenues, chacun s'efforce, chacun travaille, tout le monde trépide et un nombre considérable réussissent. Mais quand la fortune est arrivée, alors ces piétons enfiévrés abandonnent volontiers la chaussée où ils firent leurs premiers pas et tournent leurs regards vers les rivages du vieux monde, surtout vers la France. C'est là qu'ils viennent dépenser l'or gagné à coups de volonté et d'énergie, c'est là qu'ils viennent se délasser. La France, au sortir de leur usine, est leur salon. Ils y viennent goûter la joie de l'esprit, satisfaire leur goût de l'art et nourrir des amitiés qui prolongent celles de l'histoire.

Le président du conseil s'arrêta, jeta deux ou trois bouffées de fumée et reprit:

"J'espère vivre assez longtemps pour revenir dans ce pays de jeunesse et y rester non plus quinze jours, mais quinze mois. Je lui dois, en tout cas, une des plus grandes joies et fiertés de ma vie politique, parce que, pendant les heures que je passai sur son sol, j'ai vu avec quelle force son cœur battait pour mon pays.

Quand le président Harding m'accueillit à ma première visite, il me dit avec une émotion que je n'oublierai jamais: "C'est la première fois qu'un premier ministre de la France franchit les mers et pénètre dans cette maison." Je lui répondis: "Vous avez fait bien mieux encore, vous qui nous avez envoyé deux millions de premiers ministres pour se battre sur notre sol." Tout ce que l'Amérique a de sentiment, elle le reporte sur la France sans calcul, sans arrière-pensée. Sa synthèse de l'histoire est émuante dans sa simplicité, elle n'englobe guère que deux pays; et les hommes de ces deux pays; il y a Washington et Lincoln, La Fayette et Foch. Je ne sais rien, moi qui suis venu ici, qui m'ait touché davantage.

"D'autres, interrompis-je, vous attendent là-bas, en France, qui sont moins idéalistes et plus calculateurs de la matérialité; ils vont vous interroger avec l'espoir que vous ferez une mauvaise réponse. Que leur direz-vous?"

"La vérité," répondit M. Briand. Je leur dirai que je n'étais pas venu ici pour rapporter des traités que la nation américaine se refuse à signer, mais que j'étais venu à demander un verdict. Je voulais en finir une fois pour toutes avec les accusations d'impérialisme et de militarisme. Nous en avons fini. Sept peuples qui sont nos pairs après avoir tout entendu et tout pesé, ont jugé. Ils ont voté, et avec quel enthousiasme, et avec quelle ferveur, un ordre du jour de confiance. Cet ordre du jour cloue à jamais la bouche à nos diffamateurs et doit faire réfléchir l'Allemagne. Il doit permettre à la France de travailler derrière le bouclier de son armée et sceller dans la paix l'amitié des peuples qui combattent dans la guerre. Aucun ordre du jour, comme vous l'a dit M. Elihu Root, que j'aie pu obtenir dans mon passé parlementaire ne vaut celui-là, car il va non à ma personne, mais à mon pays. Et puis, je rapporte quelque chose encore. Je rapporte la proclamation, faite par M. Hughes, au nom de sa nation, au nom de son gouvernement, au nom de son parti, de la solidarité morale complète, abolie, entre l'Amérique et la France. Cette proclamation, M. Hughes l'a faite deux fois: solennellement lundi de

vant les peuples assemblés, catégoriquement mercredi, devant les délégations réunies en comité privé. Cette proclamation vaut tous les traités. Venant de l'Amérique, elle suffit à la France.

Ainsi parla M. Briand, revenant de Washington et se dirigeant vers Paris.—Stéphane Lauzanne.

L'opinion Suisse SUR LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

Dans un journal de Genève, nous lisons un article intitulé "L'isolement de la France." Cet opinion d'un neutre sur la Conférence et sur les relations de la France avec ses alliés les plus proches est très intéressante. Nous en reproduisons les passages suivants:

Cette conférence de Washington, dont les décisions, disait-on, devaient changer les destinées du monde, n'a pas apporté grand-chose à l'Europe. Elle jettera les bases, peut-être, d'une collaboration pacifique des grandes puissances en Extrême-Orient et mettra fin, de la sorte, à un état d'incertitude et de tension devenu alarmant. Elle aboutira, très probablement aussi, à une limitation des armements navals. Ce seront là, certes, des résultats très appréciables. Mais il y avait des problèmes plus urgents. Ce n'est ni en Chine ni dans les arsenaux maritimes que se joue actuellement l'avenir de la paix. Pour avoir osé le rappeler à M. Hughes et à ses invités, M. Briand n'est fait assez mal recevoir.

Son discours, à vrai dire, ne fut pas très opportun. Le président du conseil français n'a fait que répéter à Washington ce qu'il avait affirmé, à plusieurs reprises, du haut de la tribune du Palais-Bourbon ou du Luxembourg. M. Nobilemaire, à l'Assemblée de la Société des nations, avait développé déjà, sous une forme plus conciliante et plus optimiste, des idées très semblables aux siennes. Il savait, d'autre part, que sa question touchant les garanties auxquelles la France a moralement droit resterait sans réponse; que ni les Etats-Unis, ni la Grande-Bretagne, ni l'Italie ne s'engageraient sur ce terrain brûlant. Il devait se rendre compte enfin que ses allusions indirectes aux amitiés déçues lui vaudraient fatalement des ripostes désagréables. L'arrière-pensée du président Harding en convoquant cette conférence était de faire l'oubli sur l'œuvre de son prédécesseur et de tout recommencer à frais nouveaux. Cette tactique servait les intentions secrètes des chancelleries de Londres et de Rome. En s'étant à reprendre les choses au tournant même où le traité de Versailles les avait laissées, M. Briand a bien mérité de ses compatriotes et parfaitement défini le point de vue français. Mais la logique irréfutable dont son raisonnement était empreint ne fit qu'irriter davantage les théoriciens de la réconciliation économique et les spéculateurs de la paix blanche.

Son but, toutefois, était peut-être, justement, de précipiter les événements, de mettre un terme à la triste comédie qui se joue sous le couvert de l'ancienne alliance et d'obliger les amis de jadis à dévoiler enfin les desseins qu'ils nourrissent véritablement à l'égard de la France. Si telle était réellement son idée, on peut dire qu'il a parfaitement réussi. Le doute désormais n'est plus possible. La réserve aimable dont fit preuve M. Briand, les affirmations agressives de lord Curzon et la violence des manifestations anti-françaises qui viennent de se dérouler en Italie, constituent autant de réponses décisives. La fraternité de sentiments et d'intérêts créée par la guerre est bien morte. L'Entente ne représente plus aujourd'hui qu'une vaste entreprise de liquidation. Chacun des associés ne songe plus qu'à reprendre le plus tôt possible sa liberté d'action. Et la France, qui présida jadis à la défense commune et consentit, au nom de tous, les sacrifices les plus lourds, se retrouve plus solitaire qu'elle n'a jamais été.

A vrai dire, elle présentait depuis longtemps la défection anglaise. La divergence entre les buts poursuivis par les deux pays s'était affirmée à Versailles déjà. Elle ne fit dès lors que s'accroître. Il n'est pas une seule question internationale, aujourd'hui, sur laquelle les deux diplomates soient pleinement d'accord. Le rapprochement que patronna Edouard VII et qui reçut la sanction suprême du fait de la guerre ne constituait somme toute qu'un accident historique. La Grande-Bretagne et la France ont certainement des intérêts communs. Elles peuvent être amenées à harmoniser leurs politiques sur tel ou tel point particulier. Mais la parenté d'aspirations indispensable à l'établissement d'une alliance durable leur fait absolument défaut. De là ces frictions perpétuelles qu'exploite à grand fracas, ces jours-ci, la presse des deux rives de la Manche.

Du côté de l'Italie, la situation est plus grave encore. Les incidents de Gênes et de Naples sont dus, nous dit-on, à la publication par certains journaux germanophiles d'informations absolument mensongères. Mais le fait même que ces faux bruits aient immédiatement trouvé créance et provoqué les réactions que l'on sait en dit long sur l'état des esprits à l'égard de la France. Jamais, aux temps les plus durs de la guerre, le

Le Cauchemar de la France



Souvenez-Vous

Sous le nom de Souvenez-Vous! une ligue a été fondée pendant la guerre à l'effet de perpétuer à travers les âges le souvenir des crimes allemands. écrit M. Fernand LauDET, dans "La Liberté".

CLOCHES D'EXIL

Tout seul en ma chambrette Dans l'immense Paris, Jour et nuit je regrette Mon tout petit pays; En moi, sans paix ni trêve, J'entends pleurer tout doux, Ainsi que dans un rêve, Les cloches de chez nous!

Cloches de Notre-Dame, Cloches du Sacré-Cœur, Vous n'êtes pour mon âme Qu'une sourde rumeur; J'ignore le langage De votre gros bourdon; Celui de mon village Ne sonne qu'en breton. Et ses fredons me disent: "Reviens, cher oublieux, Car trop de cœurs se brisent De te savoir loin d'eux. Reviens! car ton vieux père Se cache pour gémir; Ta bonne et sainte mère En pourrait bien mourir!" Me disent: "Marivonne, La fille du meunier, N'épousera personne, Ne pouvant l'oublier: A tarder de la sorte, Prends garde, en arrivant, De trouver l'enfant morte Ou nonne en un couvent!" Allez, cloches magiques, Qui, toujours, marteliez Les cerveaux nostalgiques Des Bretons exiliés, Allez, vite, à ma mère Annoncer mon retour; Chantez à ma meunière Un carillon d'amour! —THEODORE BOTREL.

FAITS DIVERS

L'armée française était de 818,000 hommes, le 1er octobre dernier. Elle se composait de 591,000 blancs; 117,000 noirs du nord de l'Afrique et de 110,000 indigènes d'autres colonies. La France, tout comme l'Angleterre, est loin de dédaigner l'assistance que peuvent lui fournir les pays soumis à son autorité.

LE CADEAU DU FACTEUR

Le facteur vient apporter une lettre au domicile de monsieur X... Il s'attendait à recevoir un petit cadeau. Ce fut monsieur X... qui le reçut lui-même. —Bonjour, monsieur! —Bonjour, facteur; je vous souhaite un bon Noël! —Merci, mon ami. Mais dites donc, est-ce vous qui avez apporté les lettres hier? —Oui, monsieur. —En bien, vous avez briaé la sonnerie électrique; faudra voir à faire attention, une autre fois. Je ne vous engeulle pas aujourd'hui parce que c'est Noël, mais ne recommencez plus à l'avenir. Allons, au revoir,

LES JOUETS

Les jouets sont aussi vieux que le monde, car il y a des jouets depuis qu'il y a des enfants. Et ce sont les mêmes jouets. Les enfants de l'antiquité la plus reculée—des textes anciens et les trouvailles faites dans les tombeaux en témoignent—jouaient avec des balles, des poupées, des osselets, des cerceaux; faute de quoi, ils se contentaient de galoper sur une canne qui représentait un cheval fougueux. Ainsi font nos petits. Ce sont là les jeux classiques de l'enfance et les jouets primitifs en usage chez tous les peuples de la terre. Ils correspondent si parfaitement aux instincts de la nature humaine que l'enfant pauvre et l'enfant riche y prennent un égal plaisir, et que le second les envie souvent au premier.

LE CADEAU DU FACTEUR

Le facteur vient apporter une lettre au domicile de monsieur X... Il s'attendait à recevoir un petit cadeau. Ce fut monsieur X... qui le reçut lui-même. —Bonjour, monsieur! —Bonjour, facteur; je vous souhaite un bon Noël! —Merci, mon ami. Mais dites donc, est-ce vous qui avez apporté les lettres hier? —Oui, monsieur. —En bien, vous avez briaé la sonnerie électrique; faudra voir à faire attention, une autre fois. Je ne vous engeulle pas aujourd'hui parce que c'est Noël, mais ne recommencez plus à l'avenir. Allons, au revoir,